

## HOMÉLIE 13

«Notre bouche s'ouvre et notre cœur se dilate à cause de vous, ô Corinthiens ! Vous n'êtes pu à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés.»

1. Après avoir exposé ses épreuves et ses tribulations : «Dans la patience, dans les afflictions, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les plaies, dans les prisons, dans les incertitudes, dans les labeurs, dans les veilles;» après avoir montré que c'était là un bien inestimable : «Comme étant dans la tristesse, quoique nous soyons toujours dans la joie; comme étant dans l'indigence, et répandant les richesses autour de nous; comme n'ayant rien, et possédant tout;» ayant encore dit que telles sont ses armes : «Comme châtiés, mais non jusqu'à la mort,» que Dieu manifeste ainsi sa puissance et son infatigable sollicitude à notre égard : «Afin que ce soit la grandeur de la puissance divine, et non point notre œuvre à nous;» ayant de plus énuméré ses combats : «Nous portons constamment sa mortification de toute part,» preuve évidente, gage assuré de la résurrection : «Pour que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair mortelle;» ayant signalé les dons qu'il a reçus et le ministère qui lui a été confié : «Nous remplissons une ambassade pour le Christ, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche;» ayant en outre déclaré qu'il est le ministre de l'esprit, non de la lettre; qu'il a droit au respect, non pour cela seul, mais encore pour ses épreuves : «Loué soit Dieu, qui ne cesse de triompher par nous;» le voilà qui se dispose à les réprimander à cause de leur profonde négligence à son égard. Mais il n'y vient pas d'une manière immédiate; il veut auparavant leur démontrer son amour pour eux, et c'est alors seulement qu'il abordera ce sujet. Quelque respect que mérite par ses vertus celui qui réprimande, il fera beaucoup mieux accepter son discours, s'il prouve de plus qu'il est mû par un sentiment d'affection. Voilà pourquoi l'Apôtre passe des épreuves, des sueurs et des luttes qu'il a subies, à la charité dont il est animé : c'est ainsi qu'il prélude à ses représentations.

Quels témoignages d'amour leur donne-t-il donc ? «Notre bouche s'ouvre vers vous, ô Corinthiens.» – Est-ce bien là une expression d'amour ? et que signifient au fond de telles paroles ? – Nous ne pouvons pas garder le silence envers vous; nous éprouvons un désir incessant de vous adresser la parole; l'amour ne se tait pas. Ce que sont pour le corps les serremments de mains, le commerce de la parole l'est pour l'âme. – Il y a là une autre signification. Quelle est-elle ? Nous vous disons tout avec confiance, parce que nous vous aimons; nous n'avons à votre égard ni détour ni réserve. – Il tâche de se faire pardonner les reproches qu'il va leur adresser, en établissant d'avance que ces reproches seront une preuve de son ardente affection pour eux. Déjà cette manière de prononcer leur nom respire une chaleureuse et tendre amitié; nous avons souvent à la bouche le nom de ceux que nous aimons, et nous n'avons besoin d'y rien ajouter. «Notre cœur se dilate.» La chaleur a la propriété de dilater les corps; ainsi la charité dilate le cœur, parce que c'est une vertu pleine de ferveur et de flamme. C'est elle qui ouvrait la bouche et dilatait le cœur de Paul. Je ne vous aime point seulement de bouche, dit-il ici, mon cœur est en parfait accord avec ma parole; c'est pour cela que je parle sans hésiter, avec pleine liberté, de toute mon âme. Rien de large comme le cœur de Paul; il y recevait tous les fidèles en même temps, il les embrassait tous avec une tendresse incomparable; et cette affection ne se partageait pas, ne s'affaiblissait pas, elle demeurait entière pour chacun. Et faut-il s'étonner que le cœur de Paul fût tel pour les fidèles, alors qu'il embrassait de plus tous les infidèles de l'univers ? Aussi ne se borne-t-il pas à dire : Je vous aime; il s'exprime avec une toute autre énergie : «Notre bouche s'ouvre, notre cœur se dilate;» vous êtes tous en nous; et non d'une façon quelconque, mais avec la plus grande ampleur.

Celui qui est aimé trouve un vaste et tranquille séjour dans le cœur de celui qui aime; il s'y promène en quelque sorte à son gré. De là cette parole : «Vous n'êtes pas à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés.» Voyez les ménagements dont il fait précéder ses reproches; c'est encore là l'un des caractères éminents de l'amour. Paul se garde bien de dire : Vous ne m'aimez pas; il leur fait entendre seulement qu'ils ne l'aiment pas dans la même mesure, afin de ne pas trop les affliger. En recueillant les témoignages disséminés dans ses épîtres, on reconnaît partout de quel amour il brûle pour les fidèles. Voici ce qu'il écrit aux Romains : «Je suis impatient de vous voir ... J'ai souvent formé le dessein de me rendre auprès de vous ... S'il m'est enfin donné de me mettre heureusement en route pour aller vers vous.» (Rom 1,11,13,10) Il dit aux Galates : «Mes bien chers enfants, vous à qui je donne de nouveau la vie;» (Gal 4,19) aux Ephésiens : «Par ce motif, je fléchis les genoux pour

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

vous;» (Ep 3,14) aux Philippiens : «Quelle est mon espérance, ma joie, ma couronne de gloire ? N'est-ce pas vous ?» (I Th 2,19) Il déclare en outre les porter constamment dans son cœur et dans ses fers. Aux Colossiens il parle en ces termes : «Je désire que vous voyiez quel combat je soutiens pour vous, et pour ceux-là même qui ne m'ont jamais vu, pour que vos cœurs soient consolés;»(Col 2,1) aux Thessaloniciens : «Comme une mère qui nourrit avec soin ses enfants, nous avons un ardent désir de vous donner, non seulement l'Évangile, mais encore notre vie;» (I Th 2,7-8) à Timothée : «Me souvenant de vos larmes, afin d'être rempli de joie.» (II Tim 1,4) Il appelle Tite, «son cher enfant,» ainsi que Philémon. (Tit 1,4; Philem 1,1)

2. Il écrit bien des choses semblables aux Hébreux, ne cessant de les consoler, et leur disant : «Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; il ne vous fera pas attendre.» (Heb 10,37) Ne croit-on pas entendre une mère parlant à des enfants affligés ? C'est ainsi qu'il dit aux Corinthiens : «Vous n'êtes pas à l'étroit en nous.» Il déclare qu'il aime et de plus qu'il est aimé, afin de mieux les attirer par un tel témoignage. Il le leur rend encore quand il écrit : «Tite est venu, nous rapportant vos désirs, vos larmes, votre zèle.» (II Cor 7,7) Il dit aux Galates : «Si c'eût été possible, vous eussiez arraché vos yeux pour me les donner.»( Gal 4,15) Il rend grâces aux Thessaloniciens de l'heureux accueil qu'il en a reçu. (I Th 1,9) Nous venons d'entendre ce qu'il disait à Timothée : «Me souvenant de vos larmes, afin que je sois rempli de joie.» (II Tim 1,4) Il atteste partout qu'il aime et qu'il est aimé, quoique l'amour des disciples n'égale pas le sien. Il le dit d'une manière formelle : «Quoique vous aimant davantage, je sois moins aimé.» (II Cor 12,15) Mais c'est à la fin de l'Épître qu'il s'exprime ainsi; il parle maintenant d'une manière plus forte : «Vous n'êtes pas à l'étroit en nous, c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés.» Vous n'embrassez qu'un homme; j'embrasse la ville entière et tout ce grand peuple. Il ne dit même pas : Nous n'avons pas de place en vous; mais bien : «Vous êtes resserrés.» Au fond, c'est la même chose; seulement l'expression est plus douce, et de nature à causer une moins pénible impression. «En vue de la même récompense, je vous le dis comme à mes enfants : dilatez, vous aussi, votre cœur.»

Ce n'est pas cependant la même chose de n'aimer qu'après avoir été prévenu par l'amour. Arriverait-on à la même mesure, on est déjà vaincu par cela seul qu'on a été devancé. Mais je ne vais pas jusqu'à de telles exigences; payez-moi de réciprocité, suivez mon exemple, et mon affection pour vous en sera plus ardente. Pour leur montrer ensuite qu'ils y sont obligés et que son langage n'est pas empreint d'adulation, il dit : «Je vous parle comme à mes enfants.» Que signifie cette parole ? Je ne vous demande rien de grand en réclamant votre amour, puisque je suis votre père. Voyez sa prudence et sa modération; il ne leur met pas ici sous les yeux les périls, les fatigues et les morts qu'il n'a pas craint d'affronter pour eux, quoiqu'il eût tant à en dire; il est trop éloigné de toute ostentation. Il n'invoque qu'un titre à leur amour, c'est qu'il les aime : Je suis devenu votre père, je vous aime d'un brûlant amour. Une chose surtout offense quand on est aimé : qu'on vous rappelle les bienfaits que vous avez reçus, on y voit aisément un outrage. Paul évite cet écueil, il se borne à dire : Puisque vous êtes mes enfants, aimez donc votre père. La nature le veut ainsi, c'est une dette à l'égard d'un père quelconque.

Ensuite, de peur de paraître parler dans son intérêt, il se hâte de leur faire voir que ce sera leur propre avantage de répondre à son désir; c'est pour cela qu'il ajoute : «Ne recevez pas le joug avec les infidèles.» Il ne dit pas : N'entrez pas en rapport avec les infidèles. Son langage est plus incisif; il les représente comme violant un droit : Ne vous abaissez pas vous-mêmes; «car qu'y a-t-il de commun entre la justice et la prévarication ?» Il ne compare plus ici son amour pour les Corinthiens avec la perversité de ceux qui les corrompaient; il compare leur propre noblesse avec la dégradation de ces derniers. C'était un moyen de donner plus de poids à son discours et de le rendre plus digne de lui, tout en s'attachant davantage ses disciples. C'est comme si quelqu'un, voyant un enfant déshonorer son père et se lier avec des hommes pervers, lui parlait en ces termes : Que fais-tu, pauvre enfant ? tu méprises ton père, tu lui préfères des êtres dégradés et couverts de crimes ? Ne sais-tu pas combien tu les surpasses par la naissance et par les mœurs ? Il réussirait mieux de la sorte à le détourner d'une pareille société qu'en faisant directement l'éloge du père. En effet, s'il disait : Ignorez-tu que ton père est incomparablement supérieur à de tels êtres ? Il n'obtiendrait pas le même résultat. Laissant de côté cette considération, qu'il lui dise, au contraire : Ne comprends-tu pas qui tu es et ce qu'ils sont ? L'honneur de ta famille et de ton nom ne s'offre-t-il pas à ton esprit, en même temps que l'ignominie de ces hommes ? Qu'as-tu de commun avec ces escrocs, ces adultères, ces vils escamoteurs ? Il le relèvera soudain, il lui donnera des ailes, il

lui fera rompre ces indignes liens. L'enfant n'accueillerait pas aussi bien le premier langage, parce que l'éloge de son père serait une accusation pour lui, en faisant mieux ressortir le chagrin qu'il cause et l'iniquité de sa conduite. Rien de pareil n'aura lieu dans le second cas. Il n'est personne qui ne veuille être loué, et qui n'accepte plus volontiers la réprimande tempérée par la louange. Le coupable alors écoute les avertissements, conçoit des pensées plus généreuses et repousse avec mépris la compagnie des méchants.

Ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas uniquement cette comparaison employée par l'Apôtre; il y a quelque chose de mieux et de plus propre à frapper ses auditeurs : d'abord, en ce qu'il procède par voie d'interrogation, comme on le fait pour des vérités incontestables et manifestes; puis, en ce qu'il s'étend et s'appesantit là-dessus par les appositions de noms qu'il accumule. Ce n'est pas deux ni trois, c'est un plus grand nombre de personnifications qui sont là mises en parallèle, représentant d'un côté la vertu la plus haute, et de l'autre la plus basse perversité. La différence devient alors un incommensurable abîme, et la vérité dont il s'agit n'a plus besoin de démonstration. «Qu'a de commun la justice avec la prévarication ? qu'a de commun la lumière avec les ténèbres ? quel accord possible entre le Christ et Bélial ? quelle liaison entre le fidèle et l'infidèle ? quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ?»

3. Il pose simplement les noms, vous le voyez, et cela suffit pour éloigner du désordre. Il n'exagère pas la perversité, il n'oppose pas non plus les hommes des ténèbres aux hommes de lumière; c'est entre les choses qu'il établit l'opposition, qui devient par là même absolue. Il ne dit pas davantage : Les disciples du Christ et les sectateurs du diable; mais bien : «Le Christ et Bélial.» Ce dernier mot signifie apostat dans la langue hébraïque. «Quelle part commune entre le fidèle et l'infidèle ?» Ici, pour ne point paraître faire en pure théorie le procès du vice et l'apologie de la vertu, il présente les personnes elles-mêmes, mais sans les déterminer. Au lieu d'union ou de rapport, c'est de récompense qu'il entend parler en employant le mot de part. «Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? Or, vous êtes vous-mêmes le temple du Dieu vivant.» Voici le sens de ces paroles : Notre roi n'a rien de commun avec l'ennemi; car «quel accord peut-il exister entre le Christ et Bélial ?» Il en est de même des choses; «quel rapport entre la lumière et les ténèbres ?» Ainsi doit-il en être de vous. Il ne parle d'eux qu'après avoir parlé du roi, dans le but d'établir une séparation plus profonde. Après avoir opposé le temple de Dieu et celui des idoles, comme il a déclaré qu'ils sont eux-mêmes le temple du Dieu vivant, il invoque nécessairement un témoignage, pour montrer que cette assertion est exempte de flatterie. Quand on loue sans preuves, on paraît toujours flatter. Quel sera ce témoignage ? «J'habiterai en eux, et là je marcherai.» Ces temples me seront une demeure spacieuse. C'est l'expression d'un amour surabondant. «Ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu.» Quoi, dit l'Apôtre, Dieu réside en vous, et vous courez à de tels hommes; Dieu n'a rien de commun avec eux ! Cette conduite est-elle digne de pardon ? Songez donc quel est votre hôte et votre compagnon de voyage. «Sortez par conséquent de leur société, séparez-vous-en, ne touchez pas à ce qui est impur; et alors je vous recevrai, dit le Seigneur.» Il ne leur défend pas précisément de commettre l'impureté; il exige une vertu plus sévère : n'y touchez pas, éloignez-vous-en.

Quelle est l'impureté corporelle ? L'adultère, la fornication, toute impudicité. En quoi consiste celle de l'âme ? Dans les mauvaises pensées, les regards lascifs, le souvenir des injures, les fraudes et les autres choses semblables. Il veut donc que vous soyez purs sous ce double rapport. Et voyez comme la récompense est grande. Vivre loin des méchants, être en union avec Dieu. Ecoutez la suite : «Et je serai pour vous un père, et je vous tiendrai pour mes fils et mes filles, dit le Seigneur.» Comme le prophète avait annoncé longtemps auparavant notre noblesse présente, notre régénération par la grâce ! «Ayant donc de telles promesses, mes bien-aimés.» (II Cor 7,1) Quelles promesses ? Que nous serons faits les temples de Dieu, ses fils et ses filles, de l'avoir lui-même en nous, de devenir son peuple, de l'avoir enfin pour père et pour Dieu. «Purifions-nous de toutes les souillures du corps et de l'esprit.» Ne touchons à rien d'impur, ni à ce qui flétrit le corps, ni à ce qui dégrade l'âme, qu'il faut ici confondre avec l'esprit. Paul ne se borne pas à ces recommandations; il poursuit : «Achevant l'œuvre de la sanctification dans la crainte de Dieu.» Pour être pur, il suffit de ne toucher à rien d'impur; pour devenir saint, il faut autre chose : le zèle, l'application, la piété. «Dans la crainte de Dieu,» dit admirablement l'Apôtre. Il est possible, en effet, de pratiquer une certaine pureté, sans qu'on soit mû par la crainte de Dieu, sans l'impulsion de la vaine gloire. Cette expression, «dans la crainte de Dieu,» nous trace la voie par laquelle on arrive à la sanctification. La convoitise est une passion bien tyrannique; mais, si vous êtes couvert par la crainte de Dieu, vous repousserez tous les assauts.

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Par sanctification, Paul n'entend pas seulement ici la pudeur, il entend encore l'absence de tout péché : on est saint quand on est pur de cette façon. Pour devenir pur, il ne suffit pas de s'abstenir de la fornication, il faut de plus se soustraire à l'avarice, à la jalousie, à l'orgueil, à la vaine gloire; à la vaine gloire surtout, que nous devons fuir dans toutes nos actions, mais en particulier dans l'aumône; avec un tel défaut, l'aumône perdrait son caractère, elle ne serait plus qu'ostentation et cruauté. Quand vous la faites pour en tirer vanité, non par commisération, bien loin de mériter le nom d'aumône, elle insulte au malheur, vous outragez votre frère. L'argent que vous donnez ne constitue pas l'essence de l'aumône, c'est la pitié. Ceux qui vont au théâtre donnent aussi de l'argent, mais à des personnes dégradées, à toutes celles qui figurent sur la scène : ce n'est certes pas un aumône que cela. On donne de même de l'argent à de malheureuses prostituées; et ce n'est pas non plus alors de la philanthropie, c'est plutôt avilir et mépriser la nature humaine. Tel est celui que la vaine gloire fait agir. Si l'impudique, en effet, paye le prix de l'ignominie, vous l'exigez, vous, de celui qui a subi l'insulte, vous flétrissez votre réputation en même temps que la sienne, et de plus, il en résulte une perte incalculable. Tombant sur vous comme une bête féroce, comme un chien furieux, cette passion dépravée vous ravit tous vos biens : il y a là de l'inhumanité, de la barbarie, quelque chose de plus funeste même. L'homme cruel ne donnera rien à l'indigent; vous faites plus, vous empêchez ceux qui voudraient donner. En vantant votre munificence, vous humiliez celui que vous avez secouru et vous arrêtez celui qui lui donnerait encore des secours, à moins qu'il ne soit doué d'une certaine énergie. Il ne lui donnera plus après ce que vous 'aurez publié, il ne le croira plus dans l'indigence; souvent même il l'accablera d'invectives et de reproches, si cet homme ose encore tendre la main.

4. Est-ce donc faire l'aumône, je le demande de nouveau, de déshonorer ainsi soi-même et le pauvre de faire en outre à celui qui nous impose ce devoir une double insulte, puisque, l'ayant pour témoin de votre générosité, vous cherchez encore les regards de vos semblables, au mépris d'une autre loi que lui-même vous a faite ? Je voulais passer à d'autres points, au jeûne, à la prière, pour montrer les ravages que la vaine gloire exerce partout; mais je me souviens que je n'ai pas complété dans la précédente instruction un sujet nécessaire. De quoi s'agissait-il donc ? Je disais que les pauvres sont dans de meilleures conditions que les riches, par rapport même aux choses du temps; je parlais du contentement et de la santé; la démonstration était assez claire. Allons, et prouvons aujourd'hui qu'ils ont encore la supériorité par rapport aux biens spirituels et célestes. Est-ce la richesse ou la pauvreté qui mène au royaume ? Écoutons là-dessus le souverain Maître des cieux lui-même : il a déclaré qu'un chameau passerait plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux. Il dit tout l'opposé du pauvre : «Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens pour en donner le prix aux indigents, et puis venez, marchez à ma suite, et vous aurez un trésor dans les cieux.» (Mt 19,21) Voyons cette vérité sous un autre aspect, si vous le trouvez bon : «Étroite et malaisée, nous dit-il encore, est la voie qui mène à la vie.» (Ibid., 7,14) Or, qui marchera mieux par la voie étroite : celui qui s'est plongé dans les délices, ou celui qui subit la pauvreté ? l'homme dénué de tout, ou l'homme encombré de bagages ? celui qui s'est amolli dans la corruption, ou celui qui s'est fortifié dans les soucis et les épreuves ?

Mais à quoi bon les raisonnements, quand on peut en venir aux personnes ? Pauvre était Lazare, et bien pauvre; bien riche était le voluptueux qui ne daignait pas même le regarder en passant sous ses portiques : lequel des deux est néanmoins entré dans le royaume et jouit de la félicité dans le sein d'Abraham ? lequel des deux est torturé dans les flammes, n'ayant pas même une goutte d'eau ? – Beaucoup de pauvres périssent, m'objectera-t-on, et les riches posséderont les biens ineffables de l'éternité. – Le contraire nous est enseigné : peu de riches et des pauvres en grand nombre parviennent au salut. Examinez de près les embarras de la richesse et les défauts de la pauvreté. Il est vrai que cela ne dépend ni de l'une ni de l'autre, et que le mal est seulement dans les personnes. Voyons cependant de quel côté sont les armes les plus avantageuses. Quel est d'abord le vice qui paraît inhérent à la pauvreté ? Le mensonge. Et celui de la richesse ? L'orgueil, le père de tous les maux; l'orgueil, qui d'un ange a fait un démon. L'avarice est encore la racine de tous les maux : or, qui s'en trouve le plus rapproché, le riche ou le pauvre ? N'est-il pas évident que c'est le premier ? car plus on est entouré de biens, plus on en désire. La vaine gloire à son tour ruine toutes les vertus; et n'est-il pas encore évident qu'elle subjugué de préférence le riche ? – Vous ne mentionnez pas, insistera-t-on, le sort malheureux du pauvre, ses tribulations et ses angoisses. – Le riche n'en a pas moins, sa part est même plus grande. Les maux qui semblent donc n'affecter que le pauvre sont communs aux deux; ceux du riche tombent uniquement sur lui. – Et que direz-vous de la nécessité qui pousse quelquefois le pauvre à de funestes

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

attentats ? – Jamais le pauvre ne commettra par dénûment autant de crimes que le riche en commet pour augmenter ses richesses ou les conserver. Le pauvre ne soupire pas après le nécessaire comme le riche après le superflu; il n'a pas du reste le même pouvoir, la même facilité pour satisfaire ses passions. Si le riche veut donc et peut davantage, évidemment il fera plus de mal. Non, celui-là ne craint pas autant la faim que celui-ci craint la perte de ce qu'il possède, et regrette de n'avoir pas tout ce que les autres ont. Du moment où le riche est plus immédiatement placé sous l'empire de la vaine gloire, de l'orgueil et de l'avarice, cette racine de tous les maux, quel espoir de salut aura-t-il s'il ne fait pas preuve d'une grande philosophie ? comment entrera-t-il dans la voie étroite ?

Ne traînons donc pas le joug des opinions vulgaires; tâchons de voir la réalité. Alors que nous ne confions pas aux autres nos intérêts matériels, et que nous voulons tout examiner, tout calculer par nous-mêmes, n'est-ce pas une chose contraire à la raison que nous subissions leur jugement sans contrôle quand il s'agit des plus importantes réalités, et cela, quoique nous ayons des principes invariables et des lumières surabondantes pour en bien juger : les décisions portées par les lois divines ? Je vous conjure tous, je vous demande en grâce de ne plus faire attention à ce que les autres auront dit sur de tels objets, de vous en rapporter en tout aux saintes Ecritures, afin que, connaissant les vraies richesses, vous ne poursuiviez que celles-là, et parveniez de la sorte aux biens éternels. Pussions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.